

LE CARNAVAL DE ROSPORDEN.

ARGUMENT.

Les fêtes du carnaval étaient prohibées dès le ^v^e siècle. Le concile de Tours punit de peines très sévères, que nos divers statuts synodaux ont fait revivre, ceux qui prennent part à ses orgies. Les prédicateurs bretons citent, pour en détourner, mille faits épouvantables. Ils racontent qu'un jeune homme ne put parvenir à arracher son masque, et le porta toute sa vie collé sur son visage ; qu'un autre ne put se dépouiller d'une peau de taureau dont il s'était revêtu, fut changé en bête et revenait la nuit rôder et mugir autour de sa demeure ; qu'un troisième, dont voici l'histoire, fut puni d'une manière plus épouvantable encore.

XIX

ENED ROSPORDEN.

(Les Kerné.)

D'ar seizved deiz war-n-ugent demeurez ar miz
[c'houevrer
Deuz ar bloa mil-pevar kant, pevar-ugent ha
[c'houec'h.
Enn dévéziou Meur-larjé, é ger a Rosporden
A zo c'houarvet eur reuz braz.—Chilaouet cristenien!

Tri den iaouank dirollet oa 'nn eunn hostaliri ;
Gand ar gwin leiz ar poudou zeuz ho gwad da virvi.
P'an défant evet awalc'h hag ho c'hofou karget :
— Gwiskomp-ni crec'hen loenned ha damp-ni da
[redek!

Ann trédé potr ann ezho , ar potr ann distéran,
O welet hé vinoned o pellat diout-han,
A iez raktal d'ar garnel, hé benn en deuz laket
Hé benn barz eur penn-maro ; heuzuz oa da welet !

XIX

LE CARNAVAL DE ROSPORDEN.

(Dialecte de Cornouaille.)

Le vingt-septième jour du mois de février de l'année mil quatre cent quatre-vingt-six , pendant les jours gras , est arrivé un grand malheur dans la ville de Rosporden. — Écoutez, chrétiens !



Trois jeunes débauchés étaient en une hôtellerie ; le vin qu'ils buvaient à plein pot faisait bouillir leur sang ; quand ils eurent assez bu et assez rempli leur panse : — Habillons-nous de peaux de bêtes et allons courir !

L'un de ces trois garçons, le plus chétif, voyant ses camarades s'éloigner, s'en alla droit au cimetière, et plaça sur sa tête, sur sa tête, une tête de mort ! C'était horrible à voir !

— 252 —

Ha toullou ann daou-lagad enaoué diou goulou ;
 Hag a lammé 'vel eunn diaoul, é-kreiztré ar ruou.
 Ar vugalé a dec'hé enn eur spont braz ra-z-han,
 Koulz hag ann dud reiz si-ken , a redé dirak-han.

Ober a réjont ho zro heb dont da 'nem gahouet
 E korn demuez ar ger-zé pé oant ho zri digwet.
 Neuzé ioudal ! ha lampat ! ha godisal ho zri :
 — Otrou Doué pélec'h oud ? Deuz gan-omp da
 [c'hoari. —

Doué skuiz hoc'h ho gwelet a skoaz eunn tol pouner,
 Ken a rez eur grenaden d'ann holl diri ar ger ;
 Koyenti rant 'nn ho c'halon ann holl vourc'hizied,
 Ken na gredjont oa erruet ann divez euz ar bed.

Distrei rez ann disteran kent da zonet d'ar ger,
 Da zigas ar penn-maró enn-dro barz ar garner ;
 Hag hen da vont d'hé bédí, 'nn eur drei hé gein dé-
 [zha :
 — Deuz d'am zi ta, penn-maró, deuz arc'hoaz da
 [goania. —

Neuzé hen a iez d'hé di, o kémeret hé boz,
 E zalaz barz hé wélé da gousket hed ann noz.
 Tronoz vintin pa zavaz, hen mont da labourat,
 Heb koun'bet mui d'ann derc'hent ken nébeut d'ann
 [ébat.

— 253 —

Et dans les trous des deux yeux, il mit deux lumières, et s'élança comme un démon, à travers les rues; les enfants tout effrayés fuyaient devant lui, et les hommes raisonnables eux-mêmes, s'éloignaient à son approche.

Ils avaient fait leur tour sans se rencontrer, quand ils arrivèrent tous trois ensemble, dans un coin de cette ville.

Et eux, alors de hurler, et de bondir, et de railler tous trois. — Seigneur Dieu! où es-tu? Viens t'ébattre avec nous! —

Dieu, fatigué de les voir, frappa un grand coup qui fit trembler toutes les maisons de la ville; tous les habitants se recueillirent dans leur cœur, croyant que la fin du monde était venue.

Le plus jeune, avant de regagner sa demeure, revint porter la tête de mort au cimetière, et lui dit en s'en allant :

— Viens donc chez moi, tête de mort; viens-t'en demain souper. —

Alors il prit le chemin de sa maison; il se jeta sur son lit pour se reposer, et dormit toute la nuit; le lendemain matin, en se levant, il s'en alla travailler, sans plus songer à la veille et à la fête.

— 254 —

Hen monet da dap hé forc'h, monet da labourat,
'Nn eur gano ar boez hé benn, 'nn eur gano dizonj
[vad.

Pa oa ann dud da goania ar dro ann noz digor,
E klevjont unan-bennag a skoé ar ann nor.

Ar mével a zavaz trumm, o tigor ann nor déa,
Kement é oa estlammet, ma téuaz da goéa.
Ha daou zen all a lamjont, raktal 'vit hé sével,
Kemend é oant stravilet kémend oa red mervel.

Kerza ré ann Anaon kreiz ann ti a-dalé :
— Chétu mé deut da goanio, da goanio gan-oud-dé,
Damp-ni ta, ma minon kez, né ket pell deuz amé,
Damp-ni hon daou d'am dol-mé zo savet barz ma bé. —

Né oa ket hé c'her gant-hen, siouaz, peur achuet
Pa ioudaz ann den iaouank, enn eur spont garv meur-
[bet,
Né oa ket hé gomz gant-hen, hé gomz peur lavaret
Pa goézez krenn war hé benn ar paourkez diframmet,

— 255 —

Il saisit sa fourche, et s'en alla travailler, en chantant à tue-tête, en chantant sans souci.

Comme tout le monde soupait, vers l'heure où la nuit s'ouvre, on entendit quelqu'un qui frappait à la porte.

Le valet se leva aussitôt pour ouvrir; il fut si épouvanté, qu'il tomba à la renverse.

Deux autres personnes s'élançèrent à l'instant pour le relever; elles furent si troublées, qu'elles moururent subitement.

Le Mort s'avançait lentement jusqu'au milieu de la maison. — Me voici venu souper, souper avec toi. Allons donc, cher ami, ce n'est pas loin d'ici; allons nous asseoir ensemble à ma table, elle est dressée dans ma tombe.—

Hélas! il n'avait pas fini de parler, que le jeune homme éperdu jetait un cri épouvantable; il n'avait pas achevé, pas achevé, que la tête du malheureux frappait violemment la terre et s'y brisait.

NOTES.

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Cette ballade fut chantée, dit-on, pour la première fois, par un révérend père capucin qui arrivait de Rosporden, et prêchait un soir dans la cathédrale de Kemper. Il venait de tonner contre les plaisirs du carnaval avec une telle véhémence, et s'était exalté à un tel point, qu'il était retombé dans son fauteuil, la tête dans les deux mains, épuisé de lassitude. Tout à coup il se dresse de toute sa hauteur; les lumières s'éteignent comme d'elles-mêmes; la petite lampe du sanctuaire reste seule allumée. La foule; un moment immobile, lève les yeux vers lui, et, au milieu des ténèbres et du silence général, il chante ce qu'on vient de lire.

Le peuple donne à ce capucin le nom de Père Morin (Ann tad Morin), et lui attribue la ballade; mais nous pensons que c'est par erreur, car Père Morin a dû mourir vers 1480. Le peuple en a fait un prophète : c'est lui qui prédisait aux Bretons leur union à la France, en punition de leurs péchés.

— Quand le ciel est rouge le soir, s'écriait-il un jour, vous dites la tempête viendra. Eh bien! regardez du côté du pays des Francs; l'horizon est en feu. En vérité, en vérité, je vous l'annonce, encore un peu de temps, et l'on verra le roi de France et le duc de Bretagne chevaucher en même selle et sur même cheval! — S'il est l'auteur de la ballade, ce qui supposerait une erreur de quelques années dans la date qu'elle porte, nous le soupçonnerions fort d'avoir embelli l'histoire. Nous avons entendu, il est vrai, raconter aux vieilles gens de Rosporden qu'un jeune homme de cette ville fut trouvé mort, un surlendemain de Mardi-Gras, des suites du carnaval, pendant lequel on l'avait vu parcourir la ville la tête dans le crâne d'un mort; mais ils ne disent mot de l'apparition merveilleuse qui semble appartenir à une tradition antérieure, également populaire en Allemagne, en Espagne et en France. Le caractère de notre Don Juan en sabots ne nous paraît pas moins fortement empreint de puissance et d'horreur

— 257 —

que le type élégant et poli des scènes allemande, espagnole et française. Leur création appartient à une civilisation avancée, la nôtre à un peuple dans toute la vigueur de ses mœurs primitives. Chez les uns, ce n'est qu'une statue outragée qui se meut, parle et punit; c'est le mort en personne, chez les autres, qui vient tirer vengeance de celui qui a profané son crâne, son crâne baptisé, tout ce qu'il y a de plus sacré pour un Breton, après Dieu, la Vierge et les saints.
